

l'invité

# PIERRE MILZA

Professeur à l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences po), Pierre Milza est historien, spécialiste des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et plus particulièrement du fascisme. Après avoir enseigné à New York, Moscou, Istanbul, Parme et Florence, il remplace, pour un an, le professeur Philippe Burrin à l'Institut universitaire de hautes études internationales (IUHEI). Rencontre avec un homme chaleureux.

«On peut regretter que la Suisse ne fasse pas partie de l'Union européenne, mais on peut aussi le comprendre.»

PHOTO: MATTHIAS THOMANN

«Campus: — La Suisse vous semble-t-elle européenne?

Pierre Milza: — La Suisse est un grand pays du point de vue industriel et financier, mais qui craint de perdre son identité et de brader ses

P R O F E S S E U R

valeurs... La tradition rurale est parfois manipulée par ceux qui jouent de la peur de l'étranger. Mais la Suisse est aussi le pays de la diversité.

Elle est un exemple rare d'une nation pluraliste. Pour moi, elle est européenne, à sa manière. A la différence de la France, elle ne défend pas de valeurs cocardières et impérialistes et ne donne pas de leçons de morale ou de citoyenneté à

tout-va. J'aime la Suisse car elle ne fait pas comme tout le monde. Elle est forte tout en étant modeste. J'ai pour elle de la sympathie.

**– Sa légendaire neutralité n'agace-t-elle pas l'historien ?**

– Non. On peut regretter que la Suisse ne fasse pas partie de l'Union européenne, mais on peut aussi le comprendre. Elle pose un certain regard sur une Europe qui s'agite beaucoup. Elle fait peut-être preuve d'égoïsme, mais n'en a-t-elle pas le droit ? Elle a évité de se suicider dans les guerres mondiales. Nous ne pouvons le lui reprocher, ni la rendre responsable de nos folies.

**– L'un de vos enseignements porte sur les fascismes au XX<sup>e</sup> siècle. Pour vous, il n'y a eu que deux : l'Allemagne et l'Italie.**

– Le terme «*fascisme*» est souvent galvaudé. Pour moi, comme pour beaucoup d'autres, le fascisme italien et le nazisme forment un bloc à distinguer des autres régimes de droite, que ce soit dans les années trente ou aujourd'hui. Mais c'est un débat. L'historien Zeev Sternhell soutient ainsi l'idée que Vichy était un authentique fascisme. Selon moi, ce phénomène historique se distingue par son projet totalitaire. Seules l'Italie mussolinienne et l'Allemagne nazie ont conçu puis exécuté un programme de refonte totale de leurs systèmes économique, social et politique, avec pour objectif de créer «*l'homme nouveau*». On ne trouve cela ni dans le vichysme, ni dans le franquisme ou le salazarisme. Dans le fascisme, la rupture avec le passé est brutale ; seul compte le projet de remodeler la société, sous la férule d'un parti unique tout-puissant.

**– Comment expliquez-vous la popularité actuelle de ce thème ?**

– Il y a effectivement un intérêt réel pour le fascisme. Mon séminaire sur les fascismes au XX<sup>e</sup> siècle accueille soixante étudiants. En dehors de l'intérêt naturel pour un des phénomènes ayant bouleversé le siècle, je crois que la résurgence des extrêmes droites en Europe peut expliquer cet engouement. Une autre raison est le débat soulevé par la comparaison entre fascisme, nazisme et communisme, suite à l'ouvrage de François Furet, *Le passé d'une illusion*, et au *Livre noir du communisme*, paru sous la direction de Stéphane Courtois et Jean-Louis Panné.

**« Campus : — Le personnage historique qui vous fascine ?**

Pierre Milza : — Garibaldi, un homme désintéressé et courageux qui a combattu sur tous les champs de bataille pour faire l'unité de l'Italie.

**– La qualité que vous admirez le plus ?**

– L'honnêteté intellectuelle.

**– Votre occupation favorite ?**

– Ecrire des livres.

**– Le pays où vous aimeriez vivre ?**

– La France. On y vit bien et libre. C'est un beau pays, avec un grand passé. L'Italie aussi.

**– L'étudiant idéal ?**

– J'aime les étudiants tels qu'ils sont, avec leurs différences.»

**– Cette comparaison vous semble-t-elle pertinente ?**

– En tout cas, la mise en perspective du fascisme, du nazisme et du communisme l'est. La notion de totalitarisme a longtemps été rejetée par ceux qui refusaient d'y inclure le communisme. Pendant des décennies, on a considéré le nazisme comme le mal absolu. Il l'était. Mais ce n'est pas une raison pour oublier ce que furent les horreurs stalinienne, léninienne et communiste. Toute la thématique de «*la belle idée*» et la glorification de la résistance au nazisme ont occulté le fait que chaque incarnation du communisme a engendré des régimes de terreur et d'élimination de catégories entières de la population. Ce débat, à la fois intellectuel et politique, est donc important.

**– Vous évoquez la résurgence de l'extrême droite. Comment l'expliquez-vous ?**

– A bien des égards, la fin du XX<sup>e</sup> siècle ressemble à la fin du XIX<sup>e</sup>. Les progrès fulgurants de la technique et de la science laissent les individus désemparés. Plus la société concernée est éloignée du modèle moderniste, plus sa réaction est vive. L'Autriche est un pays fortement attaché à sa tradition et décontenancé par les défis de la modernité. Par ailleurs, le passé nazi n'a jamais été vraiment évacué. Mais il est sans doute excessif de parler de fascisme. Haider s'apparente plus à un traditionaliste, même si son discours laisse transparaitre la nostalgie d'un certain passé. En France, le succès de l'extrême droite a pu s'ex-

pliquer par le poids d'une décolonisation ratée et le traumatisme laissé par la guerre d'Algérie. Le vote pour le Front national — aujourd'hui en perte de vitesse — a surtout eu une fonction de contestation en période de crise économique. Mais la démocratie n'a pas gagné pour autant. Elle devra toujours créer des anti-corps pour se défendre.»



SOPHIE DAVARIS ●

**Repères bibliographiques**

- ▶ «*Les fascismes*», Paris, Seuil, «Points Histoire», 1991.
- ▶ «*Mussolini*», Paris, Fayard, 1999.

En collaboration avec Serge Berstein :

- ▶ «*Dictionnaire des fascismes et du nazisme*», Bruxelles, Complexe, 1992.
- ▶ «*Histoire de la France au XX<sup>e</sup> siècle*», Bruxelles, Complexe, 1995.

Sous la direction de Serge Berstein et Pierre Milza :

- ▶ «*Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*», Paris, Hatier, 1994.
- ▶ «*Histoire du XX<sup>e</sup> siècle*», I/1900-1945 — II/1945-1973 — III/1973 à nos jours, Paris, Hatier, 1993.

**« Ici, le public n'est pas blasé »**

«*Campus* : — Le système français des grandes écoles est connu pour son élitisme. Avez-vous trouvé à Genève une autre manière d'envisager l'université ?

Pierre Milza : — De manière générale, je vois plutôt des ressemblances entre les systèmes universitaires. La différence est peut-être la réceptivité des étudiants, que je trouve excellente. Ici, le public n'est pas blasé. Il me rappelle la section internationale de Sciences po d'il y a quinze ans. Un Israélien et un Palestinien pouvaient alors se retrouver dans la même conférence et affronter leurs points de vue. Cela donnait du sel aux enseignements. Il me semble que Genève cultive cet esprit international.»

SDA